

UNE PERIODE DE REMISE EN CAUSE

Il y a des moments où les questions qui se posent à nous, révolutionnaires, sont plus nombreuses, s'accumulent plus vite, que les réponses. La vie est ainsi faite : il n'y a aucune raison pour que les réponses arrivent exactement au rythme où se posent les questions. Pour les camarades qui se souviennent de la dernière journée de notre stage sciences, cela se pose notamment lorsque nous commençons à entrer dans une période où l'ancien paradigme se révèle dépassé, et où les éléments de mise en place, encore peu conscients, d'un nouveau paradigme, cherchent à trouver leur place, et ont besoin pour cela d'ébranler l'ancien socle, dont l'âge et l'ancienneté obligent à affiner les coups de butoir, à préciser les angles d'attaque pour les idées nouvelles.

Je ne sais pas trop où nous en sommes dans ce processus, et encore moins la durée qu'il va devoir prendre. Mais je pense personnellement que nous sommes bel et bien entrés dans un tel processus. Et que c'est un phénomène qui touche l'ensemble du mouvement révolutionnaire de ce pays, et je le suppose par pure logique, sans avoir les moyens de le vérifier, de manière plus large encore.

La réaction d'enfermement dans une coquille de Lutte Ouvrière s'inscrit, de ce point de vue, elle aussi dans ce processus : face aux mouvements de fond qui poussent à revoir l'ancienne vision, l'organisation s'enferme, et décide d'une part qu'il n'y a rien à revoir, d'autre part qu'elle ne doit pas se confronter aux autres dans une telle période;

Nous pourrions, nous aussi, avoir la même réaction, et ce à tout moment de notre évolution. Ce n'est pas parce que nous avons fait un pas, ou deux, ou trois, ou plus dans le sens de l'ouverture vers une voie nouvelle, que l'inertie des forces du passé ne joue pas sur nous aussi, et ne risque pas de nous arrêter, à notre tour, de nous figer à un moment quelconque de notre petite évolution.

Cela nous arriverait que nous n'aurions pas à rougir. Notre vie individuelle, y compris notre vie individuelle de petit groupe, n'est rien. Elle s'inscrit dans un mouvement de fond qui nous dépasse. Cette société voit ses contradictions atteindre une ampleur dramatique, catastrophique, et à côté de cela les solutions du passé se sont avérées inefficaces. Il est inévitable que les contradictions matérielles, sociales, aboutissent à ce qu'une nouvelle génération d'êtres humains cherche des voies nouvelles pour tenter de résoudre les problèmes.

LA FIN DE LA REVOLUTION RUSSE

Les plus vieilles générations ont fait leur devoir : elles se sont battues bec et ongle pour préserver ce qui a été fait dans ce passé, et dieu ou plutôt les travailleurs conscients savent s'il a été glorieux. Il y avait de quoi vouloir le préserver, en être fier, en faire un bastion, et un exemple. Vouloir que la flamme qui avait pris ici reprenne ailleurs.

Aujourd'hui, la flamme de la révolution russe -et des révolutions qu'elle a engendrées- est éteinte. On peut discuter à perte de vue pour savoir depuis quand elle l'est, si elle ne l'a pas été depuis 1939, ou 1956, ou que sais-je ? Pour moi, aujourd'hui, elle est éteinte, et une date certaine maintenant, c'est l'arrivée d'Eltsine au pouvoir.

On pourra, comme fait Lutte Ouvrière, discuter pendant des années encore pour analyser les particularités de la situation en Russie et en quoi le passé révolutionnaire et les

bases économiques de l'Etat Ouvrier jouent encore aujourd'hui sur la manière dont cette société et cette économie évoluent vers le capitalisme, d'une manière bien particulière. Mais discuter de cela n'a plus rien à voir avec défendre un quelconque acquis.

Nous sommes donc un petit groupe parmi des dizaines d'autres qui cherchent. Il faut bien voir que chacun ne peut chercher que ce qui lui est à une relative portée de main. On ne cherche pas dans l'absolu, n'importe où, dans n'importe quelle direction. La recherche d'une nouvelle voie obéit à des principes que nous avons bien du mal à comprendre, qui nous dominent, et que nous ne dominerons que lorsque la voie nouvelle sera enfin ouverte, largement, de manière efficace et sûre, avec de premiers résultats.

La recherche d'une nouvelle voie nécessite aussi une bonne connaissance et une bonne maîtrise de l'ancienne manière de voir. Ce ne sont pas des gens vierges politiquement qui peuvent avancer sur la voie de la connaissance sociale. Il faut avoir assimilé l'essentiel de ce que nous ont légués les anciens. Et d'ailleurs, la règle est que 90% de ces acquis-là s'avèrent valables, réutilisables, conservés, et toujours glorieux.

Mais pas conservés à la manière de LO, qui écrit et réécrit presque rigoureusement la même chose depuis des années, qui ne cherche pas à examiner en quoi la réalité change ou pas, et donc encore moins si la théorie ne devrait pas être revue. Bien des choses seront conservées, mais aucune avec le point de vue qui prédomine aujourd'hui.

Et pour oser changer la manière de voir, il faut de l'audace, qualité de la jeunesse. C'est aux jeunes donc d'assimiler au plus vite les acquis du passé, et d'oser le remettre en cause, de manière correcte et responsable, pour tenter d'édifier une vision nouvelle, aujourd'hui devenue indispensable.

NOTRE GROUPE ET LA DECOUVERTE DU PROBLEME DE L'ARISTOCRATIE OUVRIERE

Notre groupe, sans le vouloir, sans voir qu'il s'inscrivait dans ce grand mouvement, a fait un pas : nous avons mis à jour le problème de l'aristocratie ouvrière. Nous y travaillons depuis maintenant bientôt deux ans de manière "scientifique", en en recherchant les origines historiques, en en enregistrant tous les aspects que nous voyons ou que nous croyons voir, en confrontant notre première analyse avec tous les groupes qui le veulent, et en étudiant parallèlement les analyses de tous ceux qui ont abordé, à notre connaissance, le problème.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter des résultats, nombreux et riches, de tout ce travail. Il est en cours, et devra être abordé ailleurs. Ce qui importe, c'est que ma conviction est que nous sommes pour l'instant seuls à avoir la vision qui est la notre aujourd'hui de ce problème. Si d'autres groupes l'ont abordé dans le passé, voire continuent d'utiliser cette notion, ce n'est pas avec le point de vue qui est le nôtre.

Ce qui nous a amenés à découvrir ce problème, c'est tout simplement notre fidélité, dans les mots et surtout dans la pratique, à une idée rabâchée par Lénine et les militants de son époque : aller au plus profond des masses. Pendant des années et des années, les militants les plus anciens qui ont fondé notre groupe ont ainsi milité avec cette boussole. Ils ont cherché à comprendre ce que pensent les gens, les travailleurs que l'on n'entend pas, que les partis de gauche et les syndicats n'attirent pas, voire rejettent, écrasent, ou ignorent.

Nous avons ainsi appris, vérifié, qu'effectivement, existait là, en secret, dans les profondeurs de la population ouvrière, de véritables richesses : la possibilité de faire des travailleurs conscients, solidaires ; la possibilité de faire des militants et des cadres militants pour des organisations révolutionnaires ; enfin la possibilité de faire de ces travailleurs, dans les mouvements qui sont les leurs, des cadres à même de contrôler leur mouvement.

Nous avons souvent dit ou écrit que ces travailleurs pouvaient être les dirigeants de leur mouvement. C'est un abus de langage, et une tromperie à terme. La direction des mouvements nécessite de bénéficier de tout le capital tactique et stratégique des luttes passées : il est impossible à des travailleurs n'ayant pas toute cette culture de "diriger" de manière victorieuse, leur mouvement. Il y faut des femmes et des hommes ayant ce capital, et étant exercés à l'utiliser dans un certain nombre de conflits.

Mais ce qui est possible, et ce qui est nécessaire pour préparer la voie à l'émancipation sociale, c'est qu'un grand nombre de ces travailleurs, qui s'éveillent alors à la politique, à la vie humaine responsable, s'associent pleinement aux éléments de direction préexistants. C'est dans ce sens que je préfère ici parler de cadres, plutôt que de dirigeants.

Parmi ces travailleurs, certains seront effectivement capables de se hisser assez vite au niveau de responsabilités effectives dirigeantes, mais cela est bien improbable sans une direction constituée de longue date.

Dans le jargon hérité de Lutte Ouvrière, tout ceci était codifié sous les termes de "travail liaison", ou de "comité de grève". Mais derrière les mots, l'important était l'idée, et la conviction liée à cette idée ne pouvait s'affermir, s'entretenir, se développer, et grandir qu'à la force du poignet, et que sur la base d'une activité et d'un minimum de réussite. Avec un peu de chance et beaucoup de volonté et de travail, nous avons su faire vivre tout ceci.

C'est de là que vient notre conviction, profondément enracinée maintenant, que les mots de Lénine n'étaient pas une simple formule, mais correspondaient, pour les militants de son époque, à une expérience, qui devait être mille fois, un million de fois encore plus riche et plus révélatrice.

Nous sommes entourés de courants révolutionnaires qui font l'inverse, d'une manière ou d'une autre : ils s'adressent à des gens déjà conscients, déjà convaincus, aux "sommets" donc de la classe ouvrière. Paradoxalement, Lutte Ouvrière est à classer avec ces courants. Aujourd'hui, son activité toute entière est orientée très exactement vers l'un des "sommets" de la classe ouvrière que sont les militants, les sympathisants, les gens influencés, ou déçus, par le Parti communiste français.

Pour en revenir à l'aristocratie ouvrière, il semble que Lénine, et sans doute quelques autres dirigeants contemporains, aient pris conscience, avec l'effondrement de 1914, de l'ampleur du problème. Mais que les idées qu'ils ont émises à ce sujet sont restées lettre morte. Et lettre morte d'abord et surtout là où le problème se posait de la manière la plus directe, la plus forte, dans les métropoles impérialistes.

Cette situation n'est guère étonnante : chaque fois qu'il a fallu apporter un tournant aux idées, aux comportements, aux anciennes positions, il a fallu que Lénine revienne à la charge, mette tout son poids, milite et s'active, pour décider l'ensemble du mouvement ouvrier conscient du changement d'orientation. Il y a réussi au moins dans les épisodes les plus marquants de l'entre deux révolutions russes. Mais avait-il les moyens humains, les relais

organisationnels, pour se faire entendre bien au-delà ?

Lénine a donc réussi à convaincre et modifier les orientations pour bien des problèmes internes à la révolution russe. Mais, du moins en ce qui concerne ce qu'il dit à propos de l'aristocratie ouvrière, ses idées sont restées lettre morte, et ont fini dans l'oubli, au point que, depuis 30 ans, des générations de militants ont lu des dizaines de passages de "l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme", ou de "la Faillite de la seconde Internationale", sans rien voir du problème. Et surtout sans voir à quel point nous pouvons être concernés aujourd'hui.

L'ARISTOCRATIE OUVRIERE VUE PAR LES AUTRES GROUPES

Si nous trouvons d'autres groupes qui tentent eux aussi de tirer toutes les conclusions théoriques et pratiques de ce problème, ce sera tant mieux, car on avance mieux à deux ou à plusieurs que seul. Mais pour l'heure, je ne considère pas que ce soit encore le cas.

Mon sentiment est que la trajectoire actuelle des groupes les plus ouverts à notre démarche, s'ils admettent que le problème que nous soulevons mérite attention, les rend plus prêts à l'éviter, à l'évacuer, d'une manière ou d'une autre, qu'à chercher à consacrer leur énergie pour le prendre en charge.

La forme la plus fréquente de cette manière de se comporter et d'agir, est celle qui consiste à nous dire : "soit, il y a l'aristocratie ouvrière, et sans doute cela a joué dans les années de prospérité. Mais avec l'aggravation de la crise, l'aristocratie ouvrière morfle aussi, et son comportement est en train ou va bientôt changer. Décembre 95 en est un indice rassurant."

Tout cela est à mon avis plus subjectif que réel, et plus une manière nouvelle d'évacuer le problème qu'une analyse sérieuse. Je suis de plus en plus persuadé que la crise prend en compte l'aristocratie ouvrière : certes une partie de celle-ci a pris des coups. Mais la partie qui a pris des coups n'en est pas pour autant devenue révolutionnaire, ni socialiste, elle est juste devenue plus radicale. Et surtout, la partie restante de l'aristocratie ouvrière est probablement plus à même de jouer son rôle contre-révolutionnaire au cas, qui ne s'est pas présenté, où une perspective révolutionnaire dans les luttes s'entrouvrirait à un moment donné.

Alors, ces groupes peuvent accepter une partie de ce que nous disons, peuvent utiliser pour certaines de leurs analyses, l'existence de l'aristocratie ouvrière ; ils ne peuvent pas, s'ils n'y mettent pas la même importance que nous, faire un véritable travail de recherche sur ce problème.

Nous sommes donc relativement seuls. Mais relativement seulement. Car il nous est possible de toucher individuellement certains militants, notamment dans les groupes qui ont ce langage, mais peut-être pas seulement. Ce qu'il me semble possible, c'est de toucher, de concerner, des militants, individuellement dans un premier temps.

Il est de la plus haute importance que nous n'entretenions pas notre solitude. Mais il est aussi de la plus haute importance que nous soyons conscients que si nous ne persévérons pas à prendre en charge ce problème comme nous le faisons maintenant depuis un an ou deux, personne ne le fera à notre place.

Cela signifie qu'il nous faut renforcer notre axe de travail concret en fonction de nos analyses sur ce problème, mais aussi que nous devons accélérer nos efforts de réflexion sur le plan théorique. Or, depuis un an ou deux, si nous avons réussi à trouver autour de nous un certain nombre de contributions, toujours intéressantes, sur ce problème, elles proviennent toutes de groupes et d'organisations autres que nous-mêmes.

Pourquoi nos camarades ne s'essaient-ils pas à mettre noir sur blanc leurs idées, leurs interrogations, leurs observations ? Chacun à son niveau devrait s'acheminer vers cet effort, si nous voulons qu'il soit bien celui de tout le groupe.

L'ARISTOCRATIE OUVRIERE, ET BIEN D'AUTRES PROBLEMES A REPENSER

Ce problème n'est pas le seul. Encore une fois, c'est l'ensemble de nos conceptions qui sont à revoir, à replacer, à ré-ordonner. L'un d'entre eux nous est posé de manière hostile, mais nous est posé aussi par l'actualité, c'est celui de la Révolution russe et de sa fin. Si le Livre Noir du communisme fait date, c'est plus parce qu'il est publié maintenant, que par ce qu'il dit, qui n'est en réalité pas nouveau.

J'ai trouvé personnellement un article dans Carré Rouge n°6 qui a le mérite de tenter de poser ce problème-là d'une manière qui me semble correcte. (Redécouvrir les enseignements de la Révolution d'Octobre, J.P. Divès ; Carré Rouge n°6, octobre 1997)

Je ne sais pas si nous saurons créer dans notre groupe les qualités permettant de faire avancer aussi de notre côté cet aspect de la discussion. En tous cas, nous devons au moins suivre celle-ci, conserver, à mon avis, l'esprit ouvert sur ce terrain également. Or il faut bien dire qu'une petite tentative dans ce sens de notre part s'est soldée par un échec. L'idée même de devoir réexaminer la révolution d'Octobre nous est encore étrangère. La première réaction des camarades est, encore et toujours, de la défendre, de la protéger, de la conserver : pas touche à ma révolution !

Cette révolution est éteinte. Plus personne ne peut y toucher. C'est la première fois qu'une révolution a eu à être défendue, physiquement, durablement, si longtemps. En 1848, en 1871, par exemple, la répression, l'effondrement de la révolution et la victoire totale de la réaction en quelques semaines, ont empêché que les militants soient gênés par la nécessité de défendre le moindre reste vivant, pour se mettre au travail de l'analyse, de la compréhension, de la critique, et de l'examen.

Tous nos camarades sont habitués à formuler des critiques très pointues sur la Commune de Paris. Il ne faudrait en formuler aucune sur la révolution d'Octobre ? Parce que l'une aurait réussi et pas l'autre ? Les deux événements ont été, chacun pour son époque des progrès gigantesques dans l'histoire sociale de l'humanité. Et aucun des deux n'a permis d'avancer jusqu'au point de non-retour, celui qui fera que l'humanité sociale l'aura emporté, physiquement, sur le vieux monde.

Alors, il va falloir aux nouvelles générations faire de nouveaux pas. Un nouveau pas, c'est un pas aussi différent de la révolution russe que celle-ci a été différente de la Commune de Paris. Ce n'est pas le seul prolongement, ou la reproduction de cette révolution. Ce n'est ni son abandon ou sa trahison, ni son encensement et une fidélité pieuse et sans recul, qui nous amèneront sur la voie de sa préparation.

Le problème de l'aristocratie ouvrière, celui de la révolution d'Octobre, sont deux problèmes parmi d'autres. Nous entrons donc dans une période de doutes et d'interrogations. Doutes et interrogations légitimes. Et qui ne se manipulent pas indifféremment.

Ce n'est pas la première fois que, dans l'histoire du mouvement ouvrier, l'on se retrouve dans une période où il ne suffit plus d'appliquer le capital théorique et les lignes patiemment accumulées dans les périodes précédentes. Pour ne donner qu'un exemple, après la révolution de 1848, Marx dut faire une révision douloureuse d'une partie de ses propres idées. Il mettra deux années avant d'aboutir à résoudre ce qui fut pour lui une crise grave. Ce problème est longuement évoqué dans notre brochure "Marx et la Première Internationale", pages 12 à 18.

En 1848, le marxisme n'en était qu'à ses débuts. Il n'empêche que déjà, et concernant presque uniquement Marx lui-même, c'est au travers d'une crise que la science marxiste s'est dépassée elle-même.

Autre exemple : la constitution du parti bolchevik, sur l'avis de Lénine à partir de 1902, a été l'occasion cette fois d'une crise qui a affecté l'ensemble des militants révolutionnaires russes. Et cette crise a pratiquement été incessante jusqu'à la révolution de Février, voire d'Octobre 1917. Trotsky lui-même s'y est égaré, faut-il le rappeler. Cela n'a pas empêché la suite qu'on sait dans le feu de la Révolution, c'est vrai, mais cette suite n'aurait pas été celle qu'on sait sans l'orientation impulsée et maintenue par Lénine, pendant des années d'obscurité et d'obscurantisme.

UNE REMISE EN CAUSE QUI NECESSITE UN COMPORTEMENT SCIENTIFIQUE

Aujourd'hui, comme d'ailleurs dans le monde des sciences et dans l'ensemble des domaines humains, il est improbable qu'une grande transformation dans le mouvement ouvrier soit le résultat d'un seul homme, voire d'une seule équipe. Cette époque est dépassée. Les transformations sociales ont mûri et se sont développées partout : le problème lui-même est devenu beaucoup plus riche et plus complexe.

Il faut que s'établisse entre les équipes militantes une nouvelle tradition de relations fraternelles, avec des règles de comportement s'apparentant à celles qui peuvent exister entre équipes scientifiques qui travaillent dans une même direction, sur des points proches, complémentaires, de par le monde. C'est pourquoi nous avons choisi de consacrer une part de notre énergie à établir des relations avec d'autres groupes, d'autres militants, à rechercher les moyens de les entretenir, pour préserver cette possibilité, et lui permettre de fructifier lorsque l'occasion se présentera.

Mais c'est bien évidemment vis-à-vis de nous-mêmes que le problème va le plus peser. Nous sortons d'une organisation qui nous a formés à peu de discussion, peu de doute, et très peu de recherche. Il nous faut évoluer. Et ceci concerne plus particulièrement les camarades dont les racines plongent le plus dans LO.

La première des choses qu'il va nous falloir apprendre, c'est déjà de nous habituer à nous poser une question nouvelle. Une question nouvelle, par définition, est une question qui peut, qui va rester un moment plus ou moins long sans réponse. Sinon, si l'on a une réponse immédiate, instantanée, c'est qu'on est toujours dans l'ancien raisonnement, celui qui nous apporte à flux continu des réponses régulières, donc bien utiles, mais adaptées à la tradition

en cours, et incapable de résoudre le problème qui se pose sur le long terme.

Si dès qu'une question "nouvelle" surgit, les camarades se jettent sur celui qui la formule comme s'il s'agissait d'un sacrilège, il est douteux que puisse s'établir, dans le groupe, un climat propice à la recherche, à la réflexion.

Bien sûr, à l'inverse, on pourrait soudain se mettre à se poser n'importe quelle question, à tout mettre en doute, et à proposer, pourquoi pas, n'importe quelle réponse. Dans ce cas, oui, les camarades "conservateurs" ont leur rôle de vigilance à jouer, à empêcher ce qui ne serait que l'expression d'un désarroi et d'une démoralisation.

Bien difficile, on le voit, de trouver la juste voie. Mais ce que je veux au moins dire ici, c'est que notre groupe a déjà, une fois au moins, franchi une telle situation. En quittant LO, nous avons remis en cause, de fait et aussi par écrit, l'idée même du parti, de l'organisation en tant qu'organe de combat de classe, qu'incarne et que prétendait être cette organisation. C'est même cette remise en cause implicite qui nous est reprochée par ses militants. Et qui explique leur extrême susceptibilité, à fleur de peau, irrationnelle, sur ce sujet.

Pendant plusieurs années, nous avons choisi de conserver la boussole LO, tout en sachant qu'elle posait un problème, qu'elle n'était pas assez bonne pour le simple travail que nous étions en train de faire, gagner de nouveaux travailleurs au socialisme et à la révolution. Nous ne savions pas ce qui n'allait pas, et nous n'avions pas les moyens de le savoir.

Cela ne nous a pas empêchés de continuer de marcher, à peu près correctement, dans une direction qui nous a permis de faire la découverte cette fois consciente du problème de l'aristocratie ouvrière.

Il s'est trouvé (en partie aussi par notre travail) que nous avons rencontré à la mi 96 le capital de Barta. Et c'est là que nous avons commencé à voir un peu plus clairement en quoi l'organisation LO était une déformation, du moins par rapport à l'Union communiste, qui avait probablement été le type d'organisation de combat le plus élevé en France dans les années qui précèdent et suivent la seconde guerre.

Une étude systématique de cette déformation reste d'ailleurs à faire. Mais cette rencontre (qui n'est pas exactement une découverte) nous a permis de gagner un peu de temps, d'énergie et de préoccupation : il nous a suffi, de confiance, et sans avoir pris le temps d'une étude approfondie et d'une vérification des idées contenues dans le patrimoine de Barta, de changer de boussole, et du jour au lendemain, de manoeuvrer celle-ci au lieu de celle-là.

ORGANISATION DE COMBAT OU ORGANISATION DE PROPAGANDE

Mais si la lecture de Barta nous a permis de voir bien des limites dans Lutte Ouvrière, elle ne résout pas nombre de problèmes. Question que personne dans l'extrême-gauche révolutionnaire ne semble poser, qui fait donc partie de l'ancien paradigme bien établi : sommes-nous aujourd'hui dans une période où le problème est de constituer un groupe de combat à l'avant garde de la classe ouvrière ?

Personnellement, je suis enclin à penser que non. Et que le renoncement de Barta lui-même à l'activité militante organisée correspond probablement à ce changement de situation.

Là encore, on trouve dans l'histoire du mouvement ouvrier des périodes semblables où le problème n'est pas de mettre en place une organisation pour préparer la prise du pouvoir. La révolution n'est pas tous les jours à la veille d'arriver.

Au lendemain de 1848, Marx s'oppose, dans la Ligue des Communistes, à Karl Schapper : "Nous, nous disons aux ouvriers : "Vous avez à traverser 15, 20, 50 ans de guerres civiles et de luttes entre les peuples, non seulement pour changer les conditions existantes, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre aptes à la direction politique". Pendant douze ans, de 1852 à 1864, Marx ne cherche pas à constituer un parti d'action, mais à préserver et à développer ses idées au sein d'un petit noyau de militants ouvriers.

Marx mit fin à l'existence de la Première Internationale. Et lorsque le mouvement ouvrier reprit force, au début des années 1880, Marx ne s'en contenta pas pour estimer juste et nécessaire de proclamer la naissance de la seconde Internationale. Il écrivit "il ne faut pas galvauder une telle proclamation (de l'Internationale) tant qu'elle ne peut avoir un effet percutant, autrement dit tant que les événements européens ne la provoqueront pas. Sinon on gâche l'effet pour l'avenir et on ne donne qu'un coup d'épée dans l'eau. (...) En Allemagne, il faut savoir attendre, et -à notre avis- le moment sera venu alors pour une grande manifestation et la reconstruction d'une Internationale formelle, officielle, qui justement ne saurait plus être une simple société de propagande, mais un parti pour l'action." (C'est nous qui soulignons).

Marx est donc très clair sur la différence de période, mais aussi sur la différence entre organisation pour la simple propagande, et organisation pour l'action. C'est au moins un troisième point sur lequel les révolutionnaires auront à revenir aujourd'hui. Car sans doute le succès, pour la prise du pouvoir, du parti bolchevik, a peut-être fini par nous faire oublier cette différence, à nous faire oublier que l'action ne se prépare pas dans n'importe quelle période, que la propagande est indispensable, longue et patiente, persévérante (50 ans, disait Marx !) et qu'il est fou ou catastrophique de confondre et les périodes et les types d'organisation.

Il règne de toute évidence aujourd'hui une grave confusion sur ces problèmes. Là encore, s'est posé le problème de préserver l'héritage : Trotsky a repoussé au maximum la décision d'appeler à une quatrième Internationale. Et après lui, la tradition est restée de préserver l'héritage de Trotsky. Mais qu'en est-il de cet héritage ? Personne ne peut nier qu'il a volé en éclats.

Là encore, ne faut-il pas revenir à "revoir" l'ensemble du marxisme, le revoir non pas dans le sens d'en jeter tout ou partie à la poubelle, comme on l'a tant vu dans le passé, mais le revoir au sens propre du terme : nous réapproprier non seulement ce qu'il en reste et qui est lié historiquement, directement à la dernière période, mais en réexaminant l'ensemble des diverses périodes qu'il a su traverser, et en particulier comprendre comment il a su dépasser et s'enrichir lors des changements de période historique.

L'idée, communément admise, de la fameuse nécessité d'un parti révolutionnaire, n'est-elle pas le résultat, bien éloigné, mais le résultat de la période de la révolution russe ? Tant que les militants et les partis révolutionnaires ont jugé la révolution encore vivante, oui, il se posait la question de la poursuite de la révolution, donc de l'action à laquelle il fallait être, autant que possible, prêts.

Mais nous ne sommes plus dans cette situation. Certes, d'un point de vue objectif, il serait plus nécessaire que jamais d'engager l'action révolutionnaire, d'engager la lutte vers la

prise du pouvoir. Mais qu'en serait-il d'une telle lutte, engagée par des partis soigneusement conservés (dans quel formol social ?) alors que les masses ouvrières, de leur côté, sont devenues totalement étrangères à l'idée du communisme, du socialisme, ou de la révolution.

La "solution" communément admise de ce problème, elle encore non dite, elle encore à la base des idées fondamentales des groupes révolutionnaires, est que c'est la lutte elle-même, en particulier la "lutte d'ensemble", qui sera l'occasion d'une "transcroissance", d'une modification de la conscience des masses.

Cela fait cinquante ans que cette idée guide l'activité des groupes révolutionnaires, cinquante ans qu'ils axent l'essentiel de leur activité interne à se préparer à la lutte vers les problèmes de pouvoir, et qu'ils consacrent l'essentiel de leur énergie à l'extérieur à vouloir préparer ou orienter les actions dans la classe ouvrière en fonction de ce problème.

Mais cela fait également cinquante ans que plus personne, quasiment, ne dépense d'énergie dans les masses populaires pour y maintenir l'espoir en un changement de société. Et si cela pouvait encore se concevoir au lendemain de la seconde guerre, car à l'époque l'essentiel de la classe ouvrière avait connu Juin 36, la proximité du pouvoir ouvrier dans les entreprises, dans le pays, sa force, la puissance de la base en lutte, etc.

Mais les années qui vont suivre vont indiquer que la seconde guerre avait en réalité gommé, effacé, des consciences, l'espoir ouvrier. En Allemagne, dans les pays d'Europe de l'Est, le coup de gomme avait été ravageur, c'était la mort par les camps de concentration, l'élimination physique à peu près absolue.

En France, en Italie, ailleurs, il faudra plus de temps. Et le passage au pouvoir des partis communistes jouera un rôle de perversion définitive des idées, des espoirs du camp ouvrier en un monde meilleur. Les partis communistes mettront plusieurs dizaines d'années à digérer l'idée communiste prolétarienne, mais c'est bien à partir de la fin de la guerre que leur machine à broyer cette idée va remplacer cet espoir par des idées dénaturées, nationalistes, corporatistes, réformistes, conservatrices, qui intoxiquent d'emblée l'ensemble de la classe ouvrière.

Pour la première fois depuis longtemps, il n'existe plus, après guerre, de fraction relativement grande, ne serait-ce que 10% de la classe ouvrière, qui se considère encore comme consciemment révolutionnaire.

NOUS SOMMES UN GROUPE DE PROPAGANDE

Il est évident qu'une organisation de propagande ne devra pas obéir aux mêmes priorités, aux mêmes règles de fonctionnement, qu'une organisation de combat. Pour prendre l'exemple que nous connaissons bien, Lutte Ouvrière, cette organisation joue, de fait, l'organisation d'action, voire de combat, même si elle reste l'arme au pied depuis des décennies. Elle délaisse à peu près complètement (hormis les périodes électorales) la préoccupation de faire une propagande large, en direction des couches profondes de travailleurs, préférant entretenir des rapports privilégiés et uniques avec le seul public qu'elle a su gagner autour d'elle.

On peut dire que quasiment tous les groupes existants en France subissent une sorte de surenchère, de concurrence mutuelle, qui les pousse toutes à se placer de fait, comme des

organisations d'action. Ce problème n'est pas discuté, pas posé ; il fait partie des non-dits.

Pour notre part, dans la pratique, nous avons oscillé entre organisation d'action et organisation de propagande. Nous n'avons pas plus de boussole que les autres sur ce plan, et c'est toujours la recherche et l'écoute des préoccupations de la masse ouvrière qui nous aiguille, comme pour le reste.

Mais cette boussole est insuffisante. En décembre 95, nous nous sommes entièrement placés comme une organisation d'action, à la recherche d'une éventuelle possibilité pour des révolutionnaires, de permettre à la masse ouvrière de s'engouffrer dans une brèche qu'aurait permise la situation. Nous n'avons pas trouvé de brèche. Mais surtout, nous n'avons sans doute pas assez tiré le bilan de notre absence, à cette époque, dans la masse ouvrière. Ce que nous disions à la masse ouvrière était rigoureusement sans aucun effet. Pourquoi ? N'est-ce pas parce qu'il est indispensable, AVANT les mouvements, de les préparer par un lent et patient travail de prise de conscience socialiste ?

Avant la seconde guerre, les organisations ouvrières étaient et restaient des organisations pour l'action, même si, au cours de certaines périodes, elles ne faisaient qu'un travail de propagande. C'est qu'une organisation pour l'action déjà existante, expérimentée, reconnue, ayant eu des succès, et surtout liée avec une fraction de la classe ouvrière elle-même en accord avec les idées socialistes, pourrait se permettre de mettre en veilleuse l'action durant une certaine période, et saurait se consacrer à la propagande.

Mais nous ne sommes de toute manière plus du tout dans un contexte de cette sorte. Aucune des organisations révolutionnaires existantes n'a de capital sur le plan de l'action et des luttes sociales, et aucune n'est donc reconnue comme telle par la masse ouvrière, voire par la classe ouvrière. Enfin, et c'est le plus grave, il n'existe plus la moindre fraction de la classe ouvrière, hormis celle des militants eux-mêmes, qui croit et espère en un avenir socialiste.

En fait, la modestie, le sens des réalités, devraient nous imposer de dire clairement que nous sommes, à L'Ouvrier, une organisation de propagande. Cela ne devrait avoir aucun caractère péjoratif. De toute manière, je ne vois pas comment une situation qui n'est pas au combat social politique pourrait fabriquer des femmes, des hommes, et des groupes correctement aptes à un tel combat.

Pour donner un premier élément de réponse à la question organisation d'action ou de propagande, nous devons bien comprendre, je pense, la signification profonde de notre succès avec L'Espoir. Bien au delà de toutes nos espérances, nous nous sommes aperçus qu'à condition de proposer aux gens une manière de militer qui leur convienne, qui convienne à leur réalité, il s'en trouvait un très grand nombre, par rapport au nombre de gens que nous côtoyons, par rapport même à l'ancienneté de nos connaissances, ou par rapport à toute autre manière de militer, qui accepte de s'y mettre.

L'activité que représente la diffusion de L'Espoir a eu, immédiatement, un taux de succès, sans aucune comparaison avec aucune des activités militantes que nous avons eues jusqu'ici, apprises ou héritées de l'activité dans Lutte Ouvrière. Mais quelle conclusion en tirer ? Que nous sommes plus géniaux, meilleurs écrivains, meilleurs intellectuels ? Non. La différence, c'est que nous avons clairement choisi de nous présenter, aux yeux des gens, comme posant le problème de la propagande, de la bataille large sur les idées.

Les camarades peuvent relire l'appel qui a précédé le lancement du numéro un, et

aussi les appels que nous avons imprimés au dos de l'Espoir dès l'origine. C'est bien cela qui a compté, et qui a gagné. Cela prouve que, sur ce point très précis de l'urgence de la propagande, un besoin réel existe, dans la tête des gens, donc dans la réalité militante qui nous intéresse.

Alors, il nous faut, je pense, cesser d'être influencés par les pressions concurrentielles diverses, comme celle de Cinquième Zone. On peut être un groupe de propagande sans cesser, je pense, d'être de vrais révolutionnaires, si nous sommes persuadés que le contexte impose que nous en passions par là.

Ce que nous devons simplement, c'est travailler d'arrache pied à faire en sorte que cette propagande soit bonne, en qualité et en quantité, c'est nous pencher sur nos méthodes, y réfléchir, chercher à les améliorer, chercher à tirer au maximum profit ces quelques atouts que nous avons pour faire des idées que nous développons une force d'opinion ouvrière.

LE PROBLEME DE LA COUPURE MORALE DE LA CLASSE OUVRIERE ENTRE PAYS RICHES ET PAYS PAUVRES

La constitution de l'aristocratie ouvrière n'a pas eu comme seule conséquence de fabriquer au sein de la classe ouvrière des métropoles impérialistes une couche sociale contre-révolutionnaire. Elle a eu comme seconde conséquence, simultanément, de créer une division, une opposition entre classe ouvrière des pays riches, et classe ouvrière des pays pauvres. C'est l'internationalisme lui-même, base de tout espoir socialiste, qui est miné.

Aucun groupe, à notre connaissance, ne cherche à intégrer dans son travail de manière systématique en direction des travailleurs des pays riches une analyse, une appréhension, de la place relative de nos classes ouvrières, une compréhension claire du rôle et de la responsabilité de nos patrons de pays impérialistes, dans la situation d'écrasement et de délabrement des populations et des couches travailleuses des pays dominés.

Cette absence de conscience est l'un des ciments les plus efficaces du soutien apporté à la bourgeoisie impérialiste par la population des pays riches, en cas d'agression impérialiste (guerre du Golfe, interventions au Centrafrique, en général en Afrique, et de manière chronique, politique économique générale de notre impérialisme). A son tour, ce ciment est le meilleur rempart dans les métropoles riches, contre un danger révolutionnaire.

Pour l'heure, le mépris qu'a la classe ouvrière des pays riches pour les ouvriers des pays pauvres, mépris qu'elle concrétise dans son rapport avec les travailleurs immigrés, est un des moyens les plus efficaces pour lui obscurcir toute conscience. La conscience de classe, de nos jours, est forcément, et immédiatement internationale, ou elle n'est pas.

Instinctivement, automatiquement, notre bourgeoisie sait faire et saura refaire le chantage à la pauvreté. Aujourd'hui, elle a la paix sociale (malgré bien des attaques de sa part contre la classe ouvrière) en bonne partie en montrant du doigt les pays pauvres : "Vous voyez bien qu'ici, c'est quand même mieux. Demain, en situation révolutionnaire, ce sera la même chose en pire : les révolutionnaires, les communistes, veulent partager la pauvreté, la misère de la planète". C'est même le début de cette phrase qu'a dite Rocard lors du mouvement des sans-papiers : "La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde"

Et ce seront les aristocrates ouvriers, soucieux de préserver leurs privilèges, même

grignotés par la crise, qui seront les mieux placés pour servir de pompiers à la contre-révolution. Nous ne faisons pas de l'anti-aristocratie ouvrière primaire, non, nous essayons d'intégrer dans notre capital politique l'expérience de la défaite de la révolution allemande.

Ce qui est notable dans le cas de la révolution allemande, c'est que la classe ouvrière, le patronat, la société toute entière, y ressemblent bien plus à la situation des pays riches actuels que dans toute autre révolution ouvrière. La modernité de l'Allemagne rapproche cette révolution de ce qu'elle pourrait être demain, par bien des aspects, dans un pays impérialiste, comme la France.

D'un certain point de vue, la révolution allemande a été la première tentative, réussie, d'utiliser les sentiments, les intérêts, les forces organisées de l'aristocratie ouvrière pour combattre la révolution. Ebert n'était pas seul, et il a largement utilisé le capital de confiance dans le parti social-démocrate pour renforcer son gouvernement, et affaiblir le pouvoir des conseils. Il a utilisé la division entre aristocratie ouvrière et masse ouvrière pour isoler la révolution, la cerner d'une masse sociale méfiante ou hostile. Après quoi Noske, issu du même parti social-démocrate, va servir pour mener à bien la phase violente de la contre-révolution.

ETRE CAPABLE DE MODIFIER NOS PRATIQUES

Le rapport d'un groupe politique à son milieu est un problème essentiel pour l'avenir du mouvement révolutionnaire. De ce point de vue, Lutte Ouvrière nous a laissé en héritage une attitude absolument figée : l'on fixe des conditions à l'intégration dans l'organisation, conditions à peu près immuables, quelles que soient les circonstances, et qui n'ont en tous cas guère varié sur des décennies, à quelques nuances près qui s'avèrent avec le recul secondaires.

Ensuite, on ne regarde que le comportement des gens vis-à-vis de ces critères. On ne regarde pas le succès, la réussite ou l'absence de réussite qui résulte des choix faits. Et si peu de gens répondent "présent", on en conclut par principe même que les gens ne sont pas bons, pas prêts, pas volontaires, etc. Mais là encore, il est temps de tirer un bilan après des décennies. Pour notre part, nous en concluons que cette attitude est à revoir.

En effet, elle postule que seuls les critères sont valables, justes, et pire, que toute remise en cause des idées, des pratiques, de la manière de faire, ou des rapports avec les gens est immédiatement suspecte, et ouvre la voie à la trahison.

Changer nous est vital. Ne serait-ce que parce que, de toute manière, la vie est changement, et la prolongation d'un état de fait comme celui de Lutte Ouvrière ne peut que provoquer une sclérose sur tous les plans.

Notre groupe a brisé un premier tabou en s'attaquant au problème de chercher à implanter les idées révolutionnaires dans les entreprises sans syndicat ou en intérim. Nous avons réappris à nous entourer, à y diffuser une presse sous le manteau, à y tenir des réunions de propagande socialiste clandestines.

Des dizaines d'années de militantisme exclusif dans la classe ouvrière des grandes entreprises ont entraîné la plupart des groupes révolutionnaires à négliger les autres secteurs, alors même que la bourgeoisie émiettait ses entreprises, (de 1975 à 1995, le pourcentage des salariés employés dans des établissements de plus de 500 salariés a quasiment diminué de

moitié, passant de plus de 20% à 12%).

Elle les a conduit en même temps à rester et à se développer dans un monde où l'aristocratie ouvrière est la plus présente et la plus influente, mais sans se donner les moyens théoriques et les règles pratiques pour contrer cette influence. Pire, l'âge des militants, le développement de leurs qualifications, leur ancienneté dans l'entreprise, les protections syndicales dont ils bénéficiaient ont transformé une partie d'entre eux en aristocrates ouvriers, quand ils ne l'étaient pas au départ.

Notre groupe a fait le choix de militer vers des entreprises où l'essentiel du personnel ouvrier appartient à la masse ouvrière. Nous avons en même temps fait le second choix de prendre le risque de ne pas être présent dans les secteurs que la tradition révolutionnaire disait déterminants : les grandes entreprises. Mais cette vision n'est-elle pas liée à l'idée qu'on se fait de la situation ? Et ne faut-il pas passer par la formation dans les entreprises où se trouve la classe ouvrière précaire pour forger les militants révolutionnaires correspondants à la période ?

Aujourd'hui, nous essayons de prolonger cet effort d'ouverture en revoyant nos pratiques internes. Nous remettons en cause à la fois le travail liaison et la tenue des cellules. Mais là encore, il ne s'agit pas de tout casser.

Plusieurs camarades ouvriers nous ont quitté, depuis la constitution du groupe. On peut se poser la question de savoir si ce mouvement est simplement un mouvement de "mort naturelle", qui s'inscrit dans le mouvement naturel de renouvellement des cellules dans tout organisme vivant, et qui nécessite évidemment que nous recrutions au moins autant de camarades pour les remplacer.

Mais il est légitime de se poser aussi la question de l'adaptation de nos critères d'organisation, du contenu de notre organisation : n'est-ce pas ce contenu qui n'est pas adapté, et qui écarte des camarades qui, autrement, accepteraient de vivre et militer parmi nous ? On est d'autant plus en droit de se poser cette question que, pour certains du moins, ils militent aussi bien "dehors" que "dedans".

Nous faisons donc actuellement un effort pour faire en sorte que, en règle générale, tout camarade ouvrier, surtout s'il est de la masse ouvrière, qui milite, c'est-à-dire qui défend nos idées à la manière qu'il peut autour de lui, dans le monde hostile de l'entreprise, mais aussi de la famille, du voisinage, etc. , que ce camarade donc ait une place dans une cellule que nous appelons de base pour faire la distinction avec les cellules actuelles.

Cela signifie à terme que toutes nos bonnes liaisons ouvrières, ou nos sympathisants actifs ouvriers, trouvent une place collective dans le groupe. Nous ne pensons pas pour autant que le fond essentiel du travail liaison soit à jeter à la poubelle. Il faudra bien que chaque camarade soit profondément gagné à nos idées, notre vision du monde, et à notre combat, sans quoi nous pouvons tout simplement ouvrir notre âme à des éléments étrangers qui pourraient la modifier.

Mais il est certainement plus sain que le travail liaison soit fait, à partir du moment où le ou la camarade commence à militer, en permettant au camarade d'avoir une place entière, adulte, dans le groupe, et pas seulement celle de l'élève devant son professeur, qui est le propre du travail liaison. D'ailleurs, c'est la seule chance pour que nous ne nous contentions pas de fabriquer des clones politiques, et pour que des jeunes arrivent rapidement à la fois à

s'assimiler, et à commencer à dépasser les acquis actuels du mouvement ouvrier.

LA FORCE DES IDÉES

Aucun des divers points discutés ci-dessus n'est strictement indépendant des autres. Bien au contraire. Ils ont tous en commun un point plus fondamental encore : le socialisme ne se fera que consciemment. C'est peut-être la force de cette conscience qui a été insuffisante même dans la Révolution russe, et qui est aujourd'hui pratiquement absente autour des groupes révolutionnaires existants.

Il a fallu des décennies aux générations de militants qu'a fécondée l'oeuvre de Marx pour parvenir à faire, dans l'Europe des années 1880-1920, une force des idées socialistes. Des pans entiers de la classe ouvrière croyaient à l'idée que le capitalisme allait à sa fin, que l'oeuvre de notre classe était de construire un nouveau monde.

Chaque lutte, chaque grève, chaque action de solidarité ouvrière, était l'occasion de réaffirmer aussi cette idée. On n'était pas heureux parce qu'on avait gagné sur une revendication salariale. On était heureux parce que la victoire d'une grève prouvait que la stratégie était la bonne dans la lutte générale, que le mouvement dans son ensemble était plus fort, et avançait dans la bonne voie vers l'émancipation générale.

Depuis 50 ans, en France, et sans doute partout ailleurs, jamais plus aucune grève, aucune lutte, même les luttes d'ensemble de la classe ouvrière, n'ont réveillé cette flamme. Et les mouvements ou les actions menées, dirigées par l'un ou l'autre des courants révolutionnaires n'y ont pas plus réussi. Et pourtant personne ne se préoccupe de ce manque, et n'en discute. Mais nous ne pouvons nous satisfaire d'une telle situation.

L'idée qui se trouve dans les mouvements, pour tous les groupes révolutionnaires, a été, pendant des décennies, et est encore qu'il fallait que la direction du mouvement nous revienne, pour que les possibilités s'ouvrent, alors qu'aux mains des appareils réformistes et staliniens, elles étaient freinées, enchaînées, muselées.

Nous affirmons que le bilan de cette idée, non dite, donc essentielle, est à faire maintenant. Non, il ne suffit pas que les révolutionnaires dirigent les luttes.

Si nous regardons en arrière, dans un autre contexte, avant guerre, bien des luttes ont pu démarrer sous l'égide et la responsabilité de réformistes avérés, cela n'a pas empêché dans nombre de cas qu'elles ravivent la flamme révolutionnaire, aujourd'hui éteinte. Mais cela était possible parce qu'un morceau bien vivant de la classe ouvrière se considérait comme l'avant garde de la révolution sociale.

Nous pensons que ce qu'il manque, c'est la présence suffisamment importante, suffisamment développée, de nos idées dans les consciences ouvrières. La remise en cause de cette société est plus que jamais à l'ordre du jour avec la crise et son aggravation, avec la prise de conscience récente qu'elle provoque d'une exclusion massive.

Le seul moment où une lutte a porté un espoir de changement social, cela a été en Mai 68. Car c'est massivement que les étudiants, les intellectuels, ont remis au goût du jour les idées socialistes et révolutionnaires. Nous étions alors en plein boom économique, sous un capitalisme faisant fort bonne figure.

Les mouvements des années 90 de chômeurs, des droits au logement, ou des sans papiers n'ont pas plus fait resurgir l'idée socialiste que les mouvements de grève dans les usines des années 50 (y compris la grève Renault de 1947), 60 ou 70.

C'est la seconde guerre mondiale qui a soufflé la flamme de la révolution sociale. Par le fascisme et les camps en Allemagne et dans l'ensemble de l'Europe. Par le partage du contrôle des masses ouvrières entre l'impérialisme et le stalinisme au lendemain de la guerre.

Dans les pays européens, le stalinisme a pris un essor considérable (le PCF premier parti de France) en trouvant comme base sociale l'aristocratie ouvrière. Et les idées de l'aristocratie ouvrière, plus peut-être encore que les programmes politiques staliniens, ont envahi le monde ouvrier, et empoisonné la conscience prolétarienne.

Le mouvement trotskyste dans son ensemble, au lendemain de la seconde guerre, est resté imperturbablement préoccupé par le programme de transition tel que Trotsky l'avait rédigé avant les effets dévastateurs et imprévisibles de la seconde guerre mondiale. Mais avec le recul, il nous faut constater que le premier problème n'est pas la crise de direction du mouvement révolutionnaire, mais plus fondamentalement l'absence désormais de mouvement révolutionnaire conscient dans les masses.

Il nous faut préciser ceci que lorsque nous voyons une organisation comme Lutte Ouvrière (ou la LCR), faire des pourcentages de voix de l'ordre de 5%, voire localement de 10%, nous ne pensons pas que l'idée socialiste, l'idée de la nécessité de changer la société elle-même, soit exprimée par un tel vote. La seule chose qu'ait dite largement Lutte Ouvrière dans les élections régionales de mars 98, par voie d'affiches, ou sur la profession de foi adressée aux électeurs, c'est : "Oui, on peut supprimer le chômage", "Ne tolérons plus les licenciements, le chômage et la misère !"

Dans cette profession de foi, il n'est jamais fait allusion non seulement à une autre organisation sociale, mais pas même aux luttes nécessaires pour obtenir le programme de Lutte Ouvrière : -interdire les licenciements collectifs, en premier - obtenir ensuite par divers moyens quelques revenus financiers pour créer des emplois... essentiellement d'ailleurs dans l'aristocratie ouvrière (éducation nationale, transports en comun, hôpitaux), comme s'il ne fallait pas aussi alléger la peine des travailleurs de l'industrie. - supprimer les secrets bancaire et commercial et rendre publics les comptes, en dernier point maintenant.

Notre avis est qu'il faut que les militants reprennent leur bâton de pèlerin d'abord et essentiellement pour réimplanter l'idée qu'une autre société est possible et nécessaire. Sur le chômage par exemple, nous devons dire haut et clair que le capitalisme ne résoudra jamais le chômage, que c'est chose impossible sous ce système.

Même si économiquement, il en avait une utilité, le capitalisme ne saurait abandonner cet avantage économique énorme qu'est l'existence d'un chômage de masse, institué et présent de manière stable, durable dans les pays riches. Tant que cette situation n'était pas acquise, nos bourgeois auraient peut-être pu y réfléchir à deux fois, et reculer devant les dangers de mouvements sociaux risquant d'apparaître du fait de la montée en puissance d'un tel niveau de chômage.

Mais maintenant que cette situation est acquise (en France grâce à l'arrivée de la gauche au gouvernement en 1981), il est hors de question pour les hauts responsables de la

bourgeoisie d'y renoncer. Ce chômage important vaut de l'or, et est d'un bénéfice incalculable pour la bourgeoisie la plus consciente.

C'est d'abord et avant tout un moyen de peser sur l'ensemble de la situation ouvrière : concurrence accrue entre ouvriers, absence de revendications salariales, fin même de la nécessité de mettre en place des armées de contremaîtres dans les usines comme on les connaissait dans les années 60 ou 70. Inversement, une baisse importante du taux de chômage donnerait des ailes à la classe ouvrière : elle sentirait moins peser le couvercle qui l'assomme, et renaîtrait le risque de mouvements collectifs de revendications, en premier lieu sur les salaires.

Mais jamais, au grand jamais, les chefs d'entreprise, les responsables politiques, ne diront aux travailleurs, cette vérité. Même les dirigeants syndicaux ne la disent pas, car eux aussi craignent, au fond, une explosion sociale sur les salaires, qu'ils auraient bien du mal à contrôler. Les anciennes générations de ces dirigeants, en ont fait l'amère expérience, dans les années 70.

On trouve cependant cette remarque dans le journal Alternatives économiques, il est vrai à propos des 35 heures, et pas vraiment en abordant directement le problème du chômage : "Les chefs d'entreprise mesurent également ce que signifierait en termes de rapports de forces entre leurs salariés et eux une inversion sensible de la courbe du chômage -même si le taux de chômage resterait en fait élevé malgré les quelques 900 000 emplois supplémentaires créés par le passage généralisé aux 35 heures. Une telle baisse risque en effet de les rendre plus exigeants en matière de rémunération et de conditions de travail, menaçant par là la rentabilité retrouvée dans les années 80 sous la pression du chômage de masse. Cette crainte n'est pas illégitime : un tel processus, mal maîtrisé, pourrait poser de sérieux problèmes économiques", conclut l'article qui soutient donc, lui aussi, le consensus général pour un chômage de masse. (Alternatives économiques hors-série n° 36, 2° trimestre 98 page 23)

Sur le chômage, mais aussi sur tous les problèmes urgents, quotidiens, persistants, lancinants, qui touchent la population et les travailleurs, le devoir des militants socialistes révolutionnaires, est d'indiquer la responsabilité totale de l'organisation capitaliste, ses méfaits, et l'absence de solution dans ce système.

Mais aujourd'hui l'essentiel de l'énergie des militants part en activité syndicale, électorale, ou en mouvements divers. Nous ne pourrions utiliser les mouvements, les élections, l'activité syndicale pour démultiplier les idées socialistes, en faire des occasions de les multiplier et d'ouvrir la voie aux combats conscients de classe, qu'à la condition d'avoir suffisamment préparé les consciences, par le travail profond, assidu, de propagande.

le 24 mars 1998